



KERRIGAN BYRNE

Frappé en plein cœur

SANS FOI NI LOI

**J'AI
LU**
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Frappé en plein cœur

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

SANS FOI NI LOI - 1

Le brigand de Ben More
N° 12039

KERRIGAN
BYRNE

SANS FOI NI LOI - 2

Frappé
en plein cœur

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Astrid Mougins*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THE HUNTER

Éditeur original
St. Martin's Paperbacks published by St. Martin's Press,
New York

© Kerrigan Byrne, 2016

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2018

*Je t'ai embrassée avant de te tuer...
Il ne me restait plus qu'à me tuer
pour mourir sur un baiser.*

Othello, William SHAKESPEARE

Prologue

Prison de Newgate, Londres, 1855

Le supplice était intolérable.

Les muscles de Christopher Argent tremblaient sous l'effort. Sa sueur se mêlait à la pluie et dégoulinait sur son corps, lui donnant l'impression que de la vermine courait sur sa peau. Serrant les dents jusqu'à en avoir mal aux mâchoires, il s'efforça de conserver des traits détendus.

Il glissa un bref regard vers l'homme à ses côtés tout en imitant tant bien que mal les gestes de son *sifu*. Il essayait désespérément de les reproduire à l'identique. Hélas, il était pratiquement impossible d'égaliser la lenteur et la précision des figures exécutées par maître Wu Ping.

Sans s'arrêter un instant ni briser son rythme, maître Ping demanda avec son fort accent chinois :

— Sais-tu pourquoi nous pratiquons le *siu lim tau* sous la pluie, mon garçon ?

C'étaient les premières paroles qu'il lui adressait depuis qu'ils avaient commencé la leçon du jour.

Christopher avait du mal à parler et à exécuter correctement les mouvements en même temps, ces derniers exigeant une concentration parfaite. Il fit néanmoins un effort.

— Parce que je suis puni pour avoir frappé John et Harry ? hasarda-t-il.

— Et ?

Christopher prit une profonde inspiration. Du coup, il perdit le rythme et dut se ressaisir rapidement pour synchroniser de nouveau ses mouvements avec ceux du *sifu*.

— Et Hugh, marmonna-t-il.

Maître Ping acheva son enchaînement en silence, pliant le coude et ramenant l'avant-bras vers son thorax avec la tranche de la main.

— Je suis ton *sifu*, mon garçon. Qu'est-ce que cela veut dire dans ta langue ?

— Mon professeur.

Wu Ping acquiesça.

— Ma mission n'est donc pas de punir. Je suis ici pour te transmettre mon savoir.

Le silence retomba tandis qu'ils réalisaient de nouveau l'enchaînement de figures que Christopher apprenait depuis bientôt deux ans. Désormais, à l'approche de ses onze ans, il était presque aussi grand que le Chinois qui l'avait pris sous son aile.

— Aujourd'hui, mon garçon, je t'apprends à être comme l'eau, déclara maître Ping.

Fixant les pierres grises et mouillées de la cour de la prison de Newgate, Christopher l'écouta attentivement. La dernière fois que le vieil homme lui avait parlé d'eau, il ne lui avait pas prêté beaucoup d'attention. Cette fois, trempé jusqu'aux os, grelottant, endolori et épuisé, il était tout ouïe.

— L'eau est adaptable et fluide, commença le maître. Elle est molle, prend la forme de tout ce qui la contient, s'infiltré dans les lieux les plus bas, cherche toujours le chemin qui offre le moins de résistance. Elle nourrit la vie et peut aisément être détournée pour servir l'intérêt d'autrui. Tu me suis ?

— Oui, *sifu*.

Il ne voyait pas du tout où maître Ping voulait en venir. Il savait uniquement que tout deviendrait clair une fois qu'il aurait terminé.

— L'eau est également mortelle, poursuivit le maître. Elle se déverse avec une force qui peut broyer la pierre. Elle inonde, noie, détruit tout sur son passage. Sans pitié, sans remords.

Le vieil homme acheva son mouvement et se tourna vers Christopher, qui laissa retomber ses bras avec soulagement. Il se tint face au Chinois en se souvenant qu'il l'avait autrefois comparé à une saucisse : grassouillet, voûté et enrobé dans une peau dure. Mais le petit étranger aux manières douces était l'homme le plus dangereux de la prison de Newgate.

— Quelles sont les cinq réactions possibles face à un conflit ? demanda maître Ping.

Christopher les connaissait par cœur.

— L'évitement, l'adaptation, la collaboration, le compromis, l'agression.

Ping acquiesça.

— Tu noteras que les poings et la force ne sont nécessaires que dans un cas. Tu sais pourquoi ?

Christopher baissa les yeux et suivit du regard un filet d'eau crasseuse qui se déversait dans le puisard.

— Parce que je ne dois pas me battre ?

— Faux, rétorqua Ping.

Il prit le menton de Christopher et le leva pour le regarder dans les yeux.

— Parce que le kung-fu que je pratique ne sert pas à se bagarrer, mais à tuer. Tu ne dois t'en servir que pour prendre une vie, te défendre ou protéger quelqu'un.

Christopher sentit une chaleur familière envahir sa cage thoracique. Il serra les dents plus fort, une lueur de défi dans le regard.

— Vous n'avez pas entendu les saloperies qu'ils disaient sur ma mère !

— Ce qu'ils disaient était vrai ? demanda Ping.

— Bien sûr que non !

— Alors, quelle importance ?

C'était important pour de nombreuses raisons que Christopher n'aurait pu citer. Mais il se tut et rongea son frein.

Les yeux noirs de Ping s'adoucirent. De petits plis apparurent à leurs coins, ce qui, chez lui, équivalait à un sourire.

— Tu es déjà comme de l'eau. Néanmoins, tes émotions sont trop profondes, trop fortes. Tu es comme l'océan. Tu dois apprendre à apprivoiser les sentiments que sont la colère, la haine, la peur...

Il posa la main sur l'épaule du garçon, un geste d'affection sans précédent.

— ... l'amour.

— Comment ?

— Tu les réorientes, comme un fermier redirige une rivière pour irriguer ses champs. Tu les transformes en patience, en logique, en dureté et en puissance. Alors seulement la mort s'écoulera de tes mains avec toute la force destructrice d'une crue indomptable.

Maître Ping fléchit légèrement les genoux, pivota et frappa le mur de la prison avec le plat de la main. La pierre s'effrita sous l'impact, et le mortier se fissura.

Christopher resta ébahi. La pluie pénétrait dans sa bouche grande ouverte.

— Comment... comment avez-vous fait ?

Ping lui adressa un clin d'œil.

— Je te montrerai demain. En ne visant pas ta cible, mais en dirigeant ta force à travers elle, la puissance est transférée et ta cible tombe devant toi.

— Vous ne pourriez pas me le montrer tout de suite ? demanda Christopher.

— Ta mère t'attend dans ta cellule. Il est presque l'heure du repas.

— Comment le savez...

Une horloge sonna l'heure et Christopher tourna brusquement la tête vers la tour de garde, projetant

des gouttelettes de pluie autour de lui. Quel que soit le temps, même en des jours pareils où le soleil restait invisible, le vieux Chinois savait toujours l'heure.

Lorsque Christopher se redressa, maître Ping avait disparu. Encore frémissant d'excitation, le jeune garçon traversa la cour en courant, passa sous une herse rouillée et s'engagea dans le couloir que les détenus avaient baptisé « la promenade du mort ». En s'enfonçant dans le dédale de la prison, il salua quelques visages familiers avant de frapper à la grille en fer qui séparait les quartiers des hommes de ceux des femmes.

— Qui va là ?

La voix à l'épais accent écossais s'éleva avant que la tête ronde et juvénile d'Ewan McTavish n'apparaisse derrière les barreaux.

— Ah, c'est toi, mon petit gars ! Tu as de la chance d'être revenu avant la relève de la garde. Si Treadwell t'avait découvert du mauvais côté de cette porte, il t'aurait probablement laissé passer la nuit à la merci des damnés.

Pour être né dans cette prison, Christopher connaissait mieux que personne l'enfer que devenait Newgate une fois la nuit tombée. Ses nuits avaient été bercées par les bruits de chaînes, les cris et les gémissements des détenus trop faibles pour se défendre, les pas traînants des condamnés qui empruntaient le long couloir de la mort pour ne jamais revenir. Sa mère pleurait parfois pour ceux qui marchaient vers la potence. Pas Christopher. Un prisonnier exécuté signifiait parfois une nouvelle paire de chaussures ou une nouvelle ceinture.

La lourde grille s'entrouvrit en raclant les dalles du sol dans un grincement assourdissant. Christopher se faufila de l'autre côté, puis McTavish referma la grille et poussa le verrou.

— Maman m'envoie toujours me promener les jours de servitude, déclara le garçon.

Il sautillait d'un pied nu sur l'autre pour tenter de se réchauffer. Il aimait bien McTavish. Les jours où il n'avait rien de mieux à faire, il le suivait dans ses rondes.

Le garde corpulent avait des yeux bleus de la même couleur que son uniforme. Il hocha la tête d'un air triste.

— Oui, je sais, mon petit gars.

— Les gardes n'aiment pas que je sois là quand ils apportent du bois et des gamelles fraîches. Maman dit que je me mets dans leurs pattes.

McTavish lança un bref regard dans le couloir sombre derrière lui.

— Ils sont repartis à présent, dit-il sans regarder Christopher. Rejoins donc ta mère avant l'heure du dîner.

Christopher, qui avait hâte de se retrouver devant un feu, longea rapidement un couloir, puis un autre, se plaquant contre le mur et se faisant tout petit quand deux gardes passèrent devant lui d'un pas nonchalant, l'un d'eux rebouclant sa ceinture. À Newgate, certains gardes étaient aussi dangereux que bien des détenus.

McTavish n'exagérait pas au sujet de Treadwell. Christopher ne comptait plus les fois où ce grand crétin blond l'avait giflé, poussé et fouetté au fil des ans.

— Cette garce a besoin d'apprendre la gratitude, marmonna Treadwell à son compagnon. Je devrais lâcher de vraies brutes sur elle, ça la ferait réfléchir. Après quoi, elle me supplierait de la tringler.

— On pourrait jeter son petit bâtard rouquin dans le quartier des condamnés à mort et l'obliger à les regarder le mettre en pièces, suggéra l'autre.

Tapi dans l'ombre, Christopher couvrit ses joues de ses mains comme s'il pouvait cacher ses taches de rousseur.

Treadwell cracha de dépit.

— Désormais, on nous oblige à tenir un registre de tous les chiards nés en taule, répondit-il. Il faudrait qu'on explique sa disparition. En outre, ce n'est pas contre ce morveux que j'en ai, c'est contre sa grande gueule de mère.

Le ventre noué, ses vêtements trop grands trempés, Christopher attendit dans une flaque que les deux hommes aient disparu au bout du couloir pour reprendre son chemin vers l'autre extrémité du quartier des femmes où il avait vécu toute sa vie.

Christine Argent était en train d'ajouter une grosse bûche de ses mains tremblantes sur un lit de charbons ardents. Celui-ci luisait sous le soupirail qui leur tenait lieu de fenêtre. Même s'il laissait entrer le froid glacé en hiver et la chaleur étouffante en été, Christopher et sa mère s'estimaient heureux d'avoir une ouverture, même à peine plus grande qu'un hublot, dans leur cellule minuscule. Dans des quartiers qui, dans le meilleur des jours, empestaient à vous donner la nausée, un courant d'air valait de l'or.

— Maman ?

Christopher entra dans la cellule et s'agenouilla près de sa mère. La chaleur des flammes picota aussitôt ses membres engourdis.

Les longues boucles auburn qu'elle avait tressées le matin retombaient à présent en désordre, cachant son visage. Elle s'essuya discrètement les yeux.

— Ah, c'est toi, mon pigeon, dit-elle en se relevant. Je te croyais dehors avec M. Ping.

Sans lui laisser le temps de la dévisager, elle se tourna vers un calendrier improvisé gravé sur le mur.

— C'est *maître* Ping, corrigea Christopher.

Il fixa les petites flammes. Il y avait moins de bois que d'habitude, à peine de quoi tenir une semaine alors que la journée de servitude n'avait lieu qu'une fois par mois.

— Ah oui, c'est vrai, répondit-elle en reniflant. Je le savais, bien sûr.

Elle saisit un petit bout d'argile et traça un trait pour marquer la fin d'un nouveau mois à Newgate. Ses mouvements étaient raides, presque douloureux. Le trait qu'elle avait dessiné était irrégulier et plus marqué que les autres.

— Tu t'es...

Elle s'éclaircit la gorge.

— Tu t'es bien amusé avec maître Ping ?

— Oui.

Il hésita un instant, puis demanda :

— Maman, regarde-moi.

Elle laissa retomber sa main sans se retourner et resserra son châle gris miteux autour de ses épaules.

— Encore quarante-huit mois, mon pigeon, déclara-t-elle d'une voix faussement enjouée. Tu peux le croire ? Plus que quatre ans, et nous serons libres. Libres de faire tout ce qui nous plaira. Je trouverai un travail de couturière et je ferai de belles dentelles pour les dames. Autrefois, j'étais connue pour la qualité de mes dentelles, tu sais ?

— Je sais, maman.

Cette fois, il fut vraiment inquiet. Il avait déjà entendu ce discours. Il ne le comprenait pas car il n'avait jamais vu une dentelle de sa vie, et la description qu'elle lui en faisait était obscure.

— Laisse-moi voir ton visage, demanda-t-il.

— Tu pourras entrer en apprentissage chez un commerçant, poursuivit-elle. Peut-être que M. Dockery travaille toujours sur le port. Nous aurons nos propres chambres avec un poêle à bois *et* une vraie cheminée. Nous n'aurons plus jamais froid.

Christopher se releva et s'approcha de sa mère. Il aurait voulu la prendre dans ses bras, mais il se retint car il était trempé. Il se glissa entre le mur et elle, puis écarta ses cheveux de son visage.

C'était moins grave que ce qu'il avait imaginé. La lèvre inférieure de sa mère était fendue, mais ne saignait pas.

Il ferma les yeux un instant. Il avait presque onze ans, désormais. Il était assez grand pour savoir que ce n'était pas les plaies qu'il voyait qui faisaient souffrir sa mère. C'était ce que les gardes lui infligeaient lorsqu'il n'était pas là. Ce qu'elle les laissait lui faire. Tout cela pour que son fils puisse avoir les quelques miettes qu'ils voudraient bien lui jeter.

Elle était pâle et avait les yeux rouges. Le cœur de Christopher se serra. Il devait tout à cette femme, si grande, belle et robuste. Il lui devait son ossature solide, ses bonnes dents, ses cheveux couleur de la rouille sur les vieilles charnières en fer. Il lui devait le petit rab de repas qu'elle lui donnait de sa propre assiette et des sourires qui étaient ce qu'il y avait de plus beau dans leur monde de grisaille.

Une haine familière monta en lui.

— Tu ne dois plus les laisser entrer ici, maman. Je n'ai pas besoin d'un feu.

Les yeux de Christine, aussi bleus que les siens, s'emplirent de larmes. Elle les essuya rapidement et écarta tendrement une mèche dégoulinante qui retombait sur le visage de son fils.

— Bien sûr que je le dois, mon pigeon. Regarde-toi. Tu es trempé.

Elle s'approcha de lui et, de ses mains fortes et habiles, lui ôta sa chemise.

— Réchauffe-toi près du feu avant d'attraper la mort, ordonna-t-elle. Je vais chercher nos gamelles.

Ils mangèrent en silence en regardant les flammes, Christine distraite, Christopher fulminant.

Wu Ping ne savait pas ce qu'il disait. Il ne comprenait pas. Comment pouvait-on étouffer son amour pour un tel être ? Comment ne pas haïr les hommes qui abusaient de sa mère ? Ne pas redouter ce qu'ils lui feraient encore ?

Calmer ses émotions était impossible.

Il le dirait à ce vieux fou lors de leur prochaine leçon.

— Christopher ? chuchota soudain sa mère.

Il releva la tête. Elle l'appelait rarement autrement que par le surnom affectueux qu'elle lui avait donné, « mon pigeon ».

— Christopher, je veux que tu saches que je vais bien. Tout ce que je fais, c'est parce que je le mérite. Et parce que tu mérites mieux.

— Ce sont des foutaises, maman. Tu ne mérites pas de... Ils n'ont pas droit de... Pas pour moi.

Il ne pouvait prononcer les mots. Ses joues s'empourprèrent.

— Surveille ton langage, dit-elle fermement. Mon fils, tu ignores tout du monde en dehors de ces murs. Il est étrange et merveilleux. Beau et terrible. Tu ne sais pas ce qu'est la vraie vie. Tu n'as jamais vu un coucher de soleil ni mangé un vrai repas. Tout ça à cause de moi. Parce que je suis une criminelle.

— Ça n'a pas d'importance...

— Tu comprendras un jour, mon pigeon, l'interrompit-elle. Tu verras tout ce dont tu as été privé, et peut-être que tu me détesteras.

— Je ne pourrai jamais te détester, protesta-t-il.

Il se rapprocha d'elle, et elle ôta son châle pour en envelopper ses épaules nues.

— Je l'espère, mon fils, soupira-t-elle en posant la joue sur le sommet de son crâne. On ne sait jamais ce dont on est capable jusqu'à ce que...

— Jusqu'à ce que quoi ?

Au lieu de répondre, elle se leva et décrocha sa chemise suspendue à un clou rouillé. Rien ne séchait dans cette cellule humide. Elle jugea néanmoins que la chemise ferait l'affaire, car elle la lui tendit. Il frissonna en l'enfilant.

— Il est l'heure de dormir, mon pigeon.

Le claquement des lourdes portes en fer tandis qu'on verrouillait les quartiers pour la nuit résonnait par-dessus les appels des gardes et les invectives des prisonniers. Une femme trapue au visage revêché

passa s'assurer qu'ils étaient bien dans leur cellule et referma la porte. Christopher et sa mère rejoignirent chacun leur paillasse.

Christopher se souvenait avec nostalgie de l'époque où ils dormaient blottis l'un contre l'autre. Sa mère le serrait contre elle pour lui tenir chaud et lui chantait des berceuses afin d'étouffer les bruits horribles de la nuit.

Plus maintenant. Plus depuis qu'il avait commencé à faire des rêves étranges, à se réveiller avec une ardeur agréable entre les jambes et son pantalon souillé.

Elle lui avait alors expliqué avec un petit rire gêné que cela signifiait qu'il devenait un homme.

Christopher ne voulait pas devenir un homme. Pas si cela revenait à se transformer en brute en rut comme Treadwell ou en vieux fou à la peau tannée comme maître Ping.

Il voulait juste qu'on le tienne dans ses bras.

Ce qui avait commencé comme une simple pluie se transforma en tempête. Le tonnerre ébranlait les murs de Newgate, et les éclairs projetaient des ombres étranges à travers leur soupirail.

— Si nous chantions ? suggéra sa mère.

Christopher sourit dans le noir. Il avait secrètement espéré qu'elle le proposerait. L'orage l'angoissait et rendait les bruits de Newgate particulièrement sinistres.

— Que chantons-nous ?

— Que dirais-tu de ma ballade irlandaise préférée ?

Ils chantèrent.

— Silence, silence, voici la nuit venue,

« C'est l'heure des rêves tant attendus.

« Des rêves de rires et de liberté,

« Des rêves de paix pour l'éternité.

« Tu souriras dans ton sommeil,

« Dors en paix, sur toi je veille.

« Silence, silence, mon chérubin,

« Plus de larmes jusqu'au matin.

Un grincement affreux se répercuta dans la pierre froide sous l'oreille de Christopher, l'arrachant à son rêve. Il se redressa en sursaut. L'orage faisait toujours rage à l'extérieur, et un éclair illumina un instant sa mère endormie. Un grondement de tonnerre retentit presque aussitôt au-dessus d'eux. L'espace d'un instant, il crut avoir été réveillé par la tempête. Toutefois, le bruit dans la pierre était particulier. Il ne pouvait venir que d'une chose.

La lourde porte qui séparait les quartiers des hommes de ceux des femmes.

Des voix graves. Des hommes. Ce n'étaient pas des gardes. Ces derniers portaient des bottes à bouts ferrés qui cliquetaient sur les pavés.

Christopher colla son oreille sur le sol. Les pas étaient étouffés. Des pieds nus.

La terreur le saisit lorsqu'un nouvel éclair projeta de nouveau des ombres menaçantes sur le mur. Sauf que ces ombres n'étaient pas des illusions.

Elles appartenaient aux hommes qui avaient envahi leur cellule.

Le quart de seconde durant lequel il les vit suffit à lui confirmer qu'il ne s'agissait pas de gardes. Ils étaient crasseux, même pour des prisonniers. Effrayants, le regard mauvais, la mine patibulaire.

Il fut happé par des mains brutales et se débattit comme un beau diable. La panique oblitérait tous les enseignements de maître Ping. Il ne trouvait pas son équilibre, ne pouvait former un poing, ne parvenait pas à faire basculer le poids de l'homme trois fois plus grand que lui.

Sa mère cria dans le noir :

— Christopher ! Cours ! Fuis !

L'horreur le paralysait autant que le géant qui avait enfoncé un genou dans son dos et le plaquait sur le sol, lui écrasant la joue contre la pierre.

Treadwell avait mis sa menace à exécution.

— Je vous en prie, ne faites pas de mal à mon fils, supplia sa mère.

— C'est pas lui qu'on est venu voir, ricana l'un des hommes. Si tu fais le moindre bruit, on l'éventre. Alors, par lequel d'entre nous tu commences ?

Christopher se débattit de nouveau jusqu'à ce que celui qui le maîtrisait lui presse la tête près du lit de braises et qu'il ne voie plus qu'une lueur orange derrière laquelle des silhouettes noires gesticulaient. Le vacarme de l'orage ne couvrait pas les grognements, les gémissements...

Les pleurs de sa mère

Il en vint à redouter les éclairs. Leur lumière éclairait la bestialité dont était victime celle qui représentait tout son univers. Ses larmes se perdaient dans la pierre sale sous lui ; son maigre repas lui remontait dans la gorge, menaçant de l'étouffer. Il aurait voulu disparaître, mourir, tuer.

— Ne regarde pas, mon pigeon, hoqueta sa mère entre deux sanglots.

Mais il se força à regarder, à les observer pendant qu'ils la maîtrisaient sur le sol, à mémoriser chaque rictus, chaque grognement, chaque détail du visage de ces monstres chaque fois qu'un éclair illuminait la cellule. Ils étaient quatre.

La peur, la jeunesse et l'impuissance alimentaient sa rage. Son âme était devenue aussi violente que l'orage.

Lorsque l'homme qui le tenait fut remplacé par un autre, il saisit sa chance. Il attrapa la brute par la gorge et ne cessa de frapper jusqu'à la faire tomber.

Il entendit au loin le cri étranglé de sa mère, puis une douleur vive explosa derrière ses yeux. Il retomba sur le sol, étourdi.

La pièce tournoyait autour de lui. Il aurait voulu s'accrocher à quelque chose, que cela s'arrête. Les ombres montaient et descendaient, se fondaient les

unes dans les autres. La foudre frappa de nouveau, ou était-ce la porte qu'on fracassait ?

Puis il n'entendit plus que le déluge sur le toit.

Maman. Où était sa mère ?

— Christopher ?

Faisant un effort surhumain, il parvint à tourner le cou et aperçut son ombre de l'autre côté des braises. Elle rampa vers lui sur les coudes. Elle ne parvint pas à contourner le feu.

La peur chassa le vertige de Christopher, et il trouva la force de se relever.

— Maman ! cria-t-il en se précipitant vers elle.

— Christopher, murmura-t-elle. Tu n'as rien ?

— Non, ça va. Ne bouge pas, je vais chercher les gardes.

Agenouillé près d'elle, il craignait de la toucher.

— Ils avaient un couteau, mon pigeon. T'ont-ils...

Elle s'interrompt, haletante.

— T'ont-ils blessé ? reprit-elle.

Ses mains, habituellement si fortes, palpèrent maladroitement son visage, ses épaules, son torse.

— Un couteau ? répéta-t-il, encore étourdi. Non, je n'ai rien senti.

Puis il perçut un liquide chaud et poisseux sous son genou et se demanda soudain s'il n'avait pas été poignardé. Pourtant, il ne ressentait aucune douleur.

Son sang se glaça.

— Mets une autre bûche sur le feu, mon pigeon. Il fait si froid !

Il se précipita et déposa deux petites bûches sur les braises. Un éclair illumina la cellule avant qu'elles ne s'enflamment, lui dévoilant une scène épouvantable.

Du sang se répandait sous le corps allongé de sa mère. Il poussa un cri et appela à l'aide, s'accrochant aux barreaux et pressant son visage entre les barres de métal. Des voix féminines lui répondirent dans l'obscurité, certaines inquiètes, d'autres furieuses.

Personne ne vint.

Il se retourna vers sa mère adorée, à présent baignée dans le halo doré de leur maigre feu.

— Maman !

Désemparé, il s'agenouilla de nouveau à ses côtés. Le sang, scintillant à la lueur des flammes, continuait à se répandre à une vitesse affolante.

— Que dois-je faire ? Dis-moi ce que je dois faire !

— Oh, mon pigeon... il n'y a rien à faire.

Ils pleuraient tous les deux. Elle n'avait plus la force de tendre le bras vers lui et paraissait effrayée, ce qui accrut encore le désespoir de son fils. Il pressa sa tête contre sa poitrine, la serrant comme s'il pouvait la retenir.

— Ne me quitte pas, supplia-t-il. Je suis désolé d'avoir bougé. Pardonne-moi. J'étais en colère. J'ignorais qu'ils avaient un couteau. Ne pars pas. S'il te plaît !

La gorge nouée, il se mit à chanter :

— Silence, silence, voici la nuit venue,

« C'est l'heure des rêves tant attendus.

« Des rêves de rires et de liberté,

« Des rêves de paix pour l'éternité...

Sa mère esquissa un sourire. Un filet de sang coulait de la commissure de ses lèvres et se perdait dans sa chevelure. Sa peau était glacée, cireuse. En revanche, la flaque dans laquelle il était assis était chaude, les enveloppant tous les deux.

— Tu souriras dans ton sommeil,

« Dors en paix, sur toi je veille...

Un hoquet brisa sa voix, puis un autre. Il ne pouvait plus chanter.

Elle toussa. Sa poitrine se souleva, puis s'affaissa. Son souffle chaud caressait son visage comme les paroles qu'elle ne pouvait plus prononcer. Elle respira encore deux fois, puis s'immobilisa.

Christopher n'entendait plus rien. Quelqu'un criait. De longs hurlements de désespoir. Assez bruyants pour réveiller les dieux, pour être entendus

par-dessus la cacophonie de cet enfer où il avait toujours vécu, par-dessus l'orage, la foudre et le silence de sa mère morte.

Il aurait aimé que les cris cessent, mais ils se poursuivirent encore très longtemps.

Le feu mourut ; les pierres refroidirent le sang sous lui et le transformèrent en glace. La dépouille de sa mère refroidit également, devenant raide et lourde dans ses petits bras tremblants. Toute chaleur en lui s'évanouit également, ce qu'il nota avec une vague curiosité.

Cela lui faisait penser à... de l'eau. Oui, comme s'il était assis dans une flaque d'eau. Il y avait de l'eau partout autour de lui, le recouvrant, comblant les fissures de la pierre, le remplissant, lui.

L'eau. Il comprenait ce que maître Ping avait tenté de lui expliquer. Là, dans les ténèbres, il apprenait à être comme l'eau. Patient. Impitoyable.

Il déposa le corps de sa mère sur le sol et se leva avec l'impression d'être désincarné. Comme s'il ne vivait plus dans son corps, mais autour.

Il fit face à la porte et effectua les figures qu'il avait pratiquées plus tôt sous la pluie. Lorsqu'on lui ouvrirait, il irait trouver maître Ping pour lui dire qu'il avait enfin saisi. Il était comme l'eau.

La mort pouvait s'écouler librement de ses mains.

1

Londres, 1877

Vingt-deux ans plus tard

— Je ne tue pas les enfants, expliqua Christopher Argent. Je ne les livre pas non plus à des bourreaux.

Sir Gérald Dashforth, le notaire qui semblait vouloir l'engager dans ce but, se tortilla nerveusement sur sa chaise. Il lançait constamment des regards vers la porte de son bureau, comme s'il craignait qu'il ne lui faille appeler à l'aide d'un instant à l'autre. Il ressemblait à la décoration de son bureau de Westminster : luxueuse, prétentieuse, délicate d'une manière presque féminine et dans d'horribles tons taupe. Il observa Argent derrière ses lunettes rondes accrochées à des oreilles qui paraissaient beaucoup trop grandes pour son crâne.

Argent fit mentalement l'inventaire de tout ce qu'il avait appris sur le notaire depuis son arrivée quelques minutes plus tôt. Il était payé plus qu'il ne l'aurait dû, dépensait plus qu'il ne gagnait et menait ses affaires avec le désespoir et l'absence de scrupules d'un homme vivant largement au-dessus de ses moyens. Il était tatillon, vaniteux, intelligent, cupide et immoral. Il avait bâti sa carrière en satisfaisant discrètement par tous les moyens nécessaires les intentions malveillantes de ses clients.

Comme, par exemple, en recrutant l'assassin le plus cher de l'Empire.

— J'ai trois principes irrévocables dont mes clients doivent être conscients, poursuit Argent en comptant sur ses doigts. Premièrement : je n'intimide pas, je ne mutile pas, je ne viole pas, je ne torture pas ; *j'exécute*. Deuxièmement : je ne laisse pas de messages, d'indices ou de fausses pistes à l'intention de la police ou de qui que ce soit d'autre. Troisièmement : je ne tue pas les enfants.

L'espace d'un instant, Dashforth oublia d'avoir peur et fit une moue cynique.

— Un assassin avec un code de déontologie ? Comme c'est amusant.

— Plus amusant en tout cas qu'un célibataire endurci qui paie pour sodomiser de jeunes garçons étrangers.

Argent avait mené son enquête avant de venir.

— Comment osez-vous m'accuser de...

Argent se leva. Le notaire tressaillit et faillit s'étrangler avec sa salive. Il n'y avait pas que la taille impressionnante de son visiteur qui l'effrayait. Son allure était aussi saisissante : le costume luxueux impeccablement taillé sur un corps d'athlète ; la bosse sur un nez maintes fois cassé au milieu de traits aristocratiques ; les boutons de manchette en or et diamants au-dessus de mains couvertes de cicatrices et rendues calleuses par des années de travaux forcés.

— Le soir tombe, sir Dashforth, déclara-t-il calmement. Or, je travaille principalement la nuit.

Il tourna le dos à l'homme pris d'une quinte de toux et compta cinq pas.

— Attendez !

Se ressaisissant, le notaire posa une main sur son cœur comme pour ralentir ses battements.

— Attendez, répéta-t-il. Mon client ne veut aucun mal à l'enfant, je vous l'assure. C'est de son horrible

mère qu'il souhaite se débarrasser. Il tient aussi à récupérer un document qu'elle cache chez elle.

Argent se tourna vers lui. Le notaire s'éclaircit la gorge et dénoua légèrement sa cravate.

— Je vous écoute.

— Tant qu'on ne peut établir un lien entre l'enfant et son père naturel, que le garçon vive ou non ne nous concerne pas.

Argent soupira intérieurement. Il n'était pas rare que des aristocrates cherchent à se débarrasser de leurs bâtards. Son associé Dorian Blackwell était bien placé pour le savoir.

— Et la femme ? demanda-t-il. Qu'a-t-elle fait pour mériter la hargne de votre client ?

— Cela a-t-il de l'importance ?

— Pas particulièrement.

Argent revint s'asseoir.

— Ce qui importe, c'est le montant de mes gages, ajouta-t-il.

Dashforth se pencha sur son bureau, trempa sa plume dans l'encrier et griffonna un chiffre astronomique sur un morceau de papier.

— Mon client est prêt à vous offrir cette récompense, déclara-t-il.

Si Christopher Argent avait été doué de sentiments ou d'émotions de quelque sorte, il aurait été stupéfait. De fait, il se demanda s'il ne devait pas afficher l'une des expressions humaines auxquelles il s'était entraîné dernièrement.

— C'est une somme considérable, dit-il d'un ton neutre. Qui dois-je assassiner ? La reine ?

Dashforth tiqua. On ne plaisantait pas avec Sa Majesté.

— Avez-vous entendu parler de Millicent LeCour ? demanda-t-il.

— Naturellement.

— Elle a beau être la coqueluche du Tout-Londres, ce n'est qu'une vipère malfaisante.

Tout en regardant le nombre de zéros alignés sur le bout de papier et en faisant de rapides calculs, Argent répondit distraitemment :

— Vraiment ?

— Sur scène, Millie LeCour est une actrice réputée, poursuit Dashforth. En coulisses, c'est une voleuse, une courtisane et une anarqueuse qui fait chanter mon client.

Argent se releva, froissa le papier et le jeta dans le feu de la cheminée.

— Je prendrai la moitié de la somme tout de suite. Lorsque mon travail sera terminé, je reviendrai chercher le reste.

Dashforth se leva à son tour, un peu trop brusquement car il dut se tenir quelques instants à son bureau pour garder l'équilibre avant de traverser la pièce vers un coffre-fort Diebold. Ce dernier, neuf et clinquant, semblait aussi déplacé qu'Argent dans ce décor coquet.

Le notaire en extirpa une serviette en cuir qu'il poussa sur le bureau en direction d'Argent.

— Vous trouverez là-dedans plus de la moitié de la somme, annonça-t-il. Millie LeCour fait ses débuts à Covent Garden dans une représentation spéciale d'*Othello* dans deux jours.

— Je sais.

Argent regarda à l'intérieur de la serviette, en sortit une liasse de billets et les compta.

— Elle est constamment entourée de gens, poursuit le notaire. Toutefois, nous savons qu'elle possède un appartement dans Bow Street, non loin du théâtre. C'est là qu'elle vit avec l'enfant.

Argent referma la serviette d'un coup sec, faisant sursauter Dashforth.

— Je fais moi-même mon repérage, merci. Je vous contacterai trois jours après avoir accompli ma tâche.

— Parfait.

Dashforth lui tendit la main. Argent se contenta de la regarder avant de tourner les talons et de décrocher sa veste sur le portemanteau près de la porte.

— Ne la laissez pas vous enjôler, le prévint Dashforth. Ce n'est pas pour rien qu'elle est la meilleure actrice de Londres. Pour accéder aux sommets, cette traînée a laissé une flopée de cadavres dans son sillage. Elle est peut-être d'une grande beauté, mais elle est froide et impitoyable.

— Si c'est le cas, nous avons beaucoup de points communs, elle et moi. Sauf que j'ai sûrement plus de cadavres à mon actif.

Millie LeCour plissa les yeux pour voir au-delà de la rampe de lampes à gaz. Elle le repéra aussitôt. Même assis dans l'ombre, il exerçait un attrait magnétique indéfinissable.

Le théâtre de Covent Garden comptait deux mille deux cent vingt-six places, et toutes étaient occupées. Pourtant, dès que le regard de Millie s'était posé sur le mystérieux gentleman au costume impeccable, tous les autres spectateurs avaient disparu à ses yeux. Il faisait davantage penser à un personnage d'une des pièces macabres de Shakespeare qu'à un amateur de théâtre. Un je-ne-sais-quoi dans son allure l'attirait, tout en la rendant étrangement nerveuse.

Le jeune éclairagiste baissa la lumière afin de concentrer les projecteurs sur Iago et Roderigo, occupés à comploter sur scène. En tordant légèrement le lourd rideau en velours rouge, Millie pouvait voir au moins trois loges de chaque côté de la scène sans attirer l'attention.

— Tu as le trac ?

Jane Grenn, qui interprétait Emilia, posa le menton sur son épaule et regarda l'assistance à son tour. Ses boucles dorées chatouillaient l'épaule nue de Millie.

— Non.

Millie glissa un bras sous celui de son amie sans quitter des yeux l'homme assis dans l'ombre. Celui-ci n'avait pas sourcillé une seule fois depuis qu'elle l'observait.

— Quoi, même pour ta première apparition à Covent Garden ? s'étonna Jane.

— D'accord, je suis morte de peur, avoua Millie. C'est le soir le plus important de ma carrière et le public semble particulièrement froid, tu ne trouves pas ? Et si nous faisons un four ?

Jane enroula ses bras autour de la taille de Millie.

— C'est juste qu'ils retiennent leur souffle en attendant l'entrée en scène de la grande Millie LeCour.

— Pfff, veux-tu te taire ? protesta Millie en rougissant du compliment. Ils sont venus voir une pièce de Shakespeare.

— *Othello* n'a jamais fait salle comble à Covent Garden. Ils sont venus pour Desdémone.

— Ou plutôt pour voir Rynd jouer *Othello*.

Millie indiqua d'un geste l'acteur à la peau couleur café dont la voix grave faisait frémir toutes les dames dans la salle, qu'elles l'admettent ou pas. Les lumières dorées faisaient ressortir ses hautes pommettes et son sourire d'une blancheur aveuglante. Il était exotique, sensuel et aussi envoûtant que le Maure de Venise. Quand elle était sur scène avec lui, même le corps de Millie réagissait à la lueur espiègle dans ses yeux noirs.

— Nous mourons toutes de savoir s'il est vraiment monté comme un étalon, comme on le prétend. C'est le cas ?

Millie se retourna vers son amie avec un air scandalisé.

— Comment le saurais-je ?

— Ne fais pas ta sainte-nitouche, répondit Jane en pouffant de rire. Tout le monde sait que tu couches avec lui. C'est pour lui que tu as refusé l'offre de lord Phillip Easton qui voulait t'entretenir.

— Vas-tu te taire ? la gronda Millie. J'avais d'innombrables raisons de refuser la proposition indécente de lord Easton, et elles ne regardent que moi. En outre, Rynd est marié à cette femme adorable, Ming.

Jane fronça les sourcils.

— Depuis quand le fait d'être marié empêche quiconque d'aller voir ailleurs ? De surcroît, bien que Ming soit charmante, j'ai entendu dire que ces gens-là n'étaient pas... tu sais... normalement constitués, ici en bas, ajouta-t-elle avec un geste discret vers son entrejambe. Il paraît que tout est de travers ou je ne sais quoi.

— Ce ne sont que des médisances, Jane. Franchement !

— Comment le sais-tu ? Tu es allée regarder ?

— Non, mais ce sont des êtres humains. Nous sommes tous faits de la même façon. Je refuse de poursuivre cette discussion idiote avec toi.

Elle reprit son poste d'observation derrière le rideau en veillant à ne pas gêner les entrées et sorties de scène des figurants qui incarnaient la populace de Venise.

— Pour qui joues-tu ce soir ? demanda Jane.

Elle regardait de nouveau la salle plongée dans la pénombre par-dessus l'épaule de Millie. Elle savait que son amie avait l'habitude de choisir un ou une inconnue dans la foule et d'interpréter son rôle comme si elle ne jouait que pour cette personne. Ce lien particulier qu'elle créait avec un membre du public l'aidait à mettre plus d'émotion, de sentiment et de passion dans son interprétation. Si elle perdait le fil, il lui suffisait de chercher son repère dans la salle, et elle retombait sur ses pieds. Elle attribuait une grande partie de son succès à cette pratique et se livrait à ce petit rituel avant chaque représentation.

— Tu vois cet homme assis seul dans la deuxième loge du deuxième balcon ?

Elle pointa le doigt vers la silhouette isolée.

— Il est immense ! s'émerveilla Jane. Il n'est pas difficile à repérer dans la foule.

— Exactement, et ses yeux sont d'un bleu incroyable. Je pouvais les voir depuis la scène quand la salle était éclairée.

Jane lui donna un coup de coude dans les côtes.

— Je vois, tu veux rendre Rynd jaloux, c'est ça ?
Millie lui rendit son coup.

— Non, puisque nous avons déjà établi qu'il n'y avait rien entre Rynd et moi.

Jane remit de l'ordre dans sa coiffure et lui adressa un clin d'œil.

— Tu parles ! Il suffit de vous voir ensemble pour savoir que vous enflammez les draps, petite veinarde !

Son moment étant venu, elle fila sur scène avant que Millie ait pu lui répondre.

— Cela s'appelle « jouer la comédie », marmonna Millie entre ses dents.

Rynd était extrêmement séduisant et charmant. Il était également narcissique et aimait s'écouter parler. Millie préférait les hommes discrets, naturellement bons et qui ne vous écrasaient pas de leur savoir. Les hommes indulgents, patients.

Les hommes rassurants.

Elle observa de nouveau son inconnu. Bien qu'il eût retiré son chapeau, il dépassait d'une tête la plupart des gens. Il se tenait parfaitement immobile. Elle se demanda si ses yeux pâles et froids comme un ciel d'hiver la regardaient en ce moment. Cette idée lui procura un frisson délicieux mêlé à une angoisse qui n'était pas désagréable.

Elle ignorait tout de lui. Pourtant, elle avait la nette impression qu'il était tout sauf discret et rassurant. Son immobilité attentive la troublait. Elle recula d'un pas, se cachant dans le rideau de velours et sa propre ombre, et pensa soudain à ses draps

en satin bleu nuit. Dessus, les yeux de l'inconnu scintilleraient comme des étoiles cristallines dans un ciel nocturne.

Elle se ressaisit et chassa ces images saugrenues qui l'émoustillaient un peu trop. Mieux valait éviter de fantasmer. Tous les membres de la gent masculine qui l'entouraient devaient être tenus à distance, sauf un. Il était hors de question qu'elle se marie, ou même qu'elle prenne un amant.

Ses secrets étaient trop dangereux.

2

« Je repère les lieux », se répéta Argent. Pour quelle autre raison se serait-il trouvé dans ce club bondé à minuit ? Le *Sapphire Room* comptait une salle de danse principale entourée de recoins sombres et de salons privés meublés de canapés capitonnés dans lesquels se vautrer.

Le brouhaha des conversations avinées noyait presque la musique de l'orchestre de chambre. Dans la lumière des lustres en cristal, tout brillait, depuis les robes des demi-mondaines valsant sur la piste aux coiffures complexes des dames et aux coupes de champagne. Sous le nouvel éclairage électrique de l'établissement, on eût dit un scintillement d'étoiles filantes.

Christopher grimaça lorsque le rire haut perché et forcé d'une femme faillit lui percer les tympans. Il ne comprendrait jamais ce besoin des gens de feindre l'amusement ou l'hilarité. Ils semblaient croire qu'en riant suffisamment fort, ils créeraient de la joie là où il n'y en avait pas et que leurs vies insignifiantes paraîtraient moins dérisoires s'ils noyaient leur inconsistance dans suffisamment de champagne et de gloussements de dinde.

Bande d'imbéciles.

Dans des moments pareils, sa haute taille était un avantage. Dominant la foule, il repérait rapidement sa proie. Il ne lui serait pas difficile de trouver Millie

LeCour, avec sa chevelure d'ébène. Ses yeux, presque aussi noirs, brillaient avec un tel feu qu'ils lui rappelaient du verre volcanique aux multiples facettes.

Ses yeux. Quand Othello l'avait étranglée avec ses grandes mains sombres, il les avait vus se vider de toute vie. Seul dans sa loge, il avait retenu son souffle tandis que l'étoile qui avait envoûté le Tout-Londres s'éteignait sous un tonnerre d'applaudissements.

Il s'était penché en avant, agrippant la rambarde de sa loge. Il lui avait silencieusement enjoint de se réveiller et s'était sincèrement demandé si un autre assassin ne venait pas de lui voler son contrat devant des centaines de spectateurs.

Il ne comptait plus le nombre de fois où il avait vu des gens passer de vie à trépas. Millie LeCour était parvenue à reproduire avec une telle précision le dernier sursaut puis l'inertie terne de la mort qu'il n'avait repris son souffle que lorsque le rideau s'était relevé pour le salut final. Elle était là, son sourire plus radieux et étincelant que le lustre géant de Covent Garden.

Les mains jointes, elle s'était inclinée avec grâce, les yeux pétillants, vivante. Non, pas seulement vivante mais débordante de vitalité. Pressant ses doigts contre ses lèvres rouges, elle avait envoyé un baiser à la foule. Puis, il l'aurait juré, elle s'était tournée vers lui et lui en avait envoyé un rien qu'à lui.

Elle était heureuse. Il avait observé les gens d'assez près pour reconnaître cette émotion. Le vrai rayonnement de la transcendance. Quand elle avait salué les loges, *sa* loge, avec ce sourire rempli de joie, il avait éprouvé l'envie de lui sourire à son tour.

Il en avait été profondément perturbé. Il avait soudain ressenti le besoin de bouger. La mâchoire crispée, il avait étiré puis fléchi les doigts. Son rythme cardiaque s'était accéléré, tout comme sa respiration,

tandis qu'une étrange pression se formait au niveau de son thorax.

Il avait d'abord cru à une apoplexie. À présent, il était convaincu qu'il s'agissait de tout autre chose.

Ce qu'il ressentait était... une émotion. Et, plus grave encore, elle n'avait pas disparu.

Pour la première fois depuis plus de vingt ans, il était victime d'empathie. Il s'en était cru définitivement débarrassé.

Même maintenant, il scrutait la foule avec un déroutant sentiment de ce qu'il ne pouvait définir que comme de la fièvre. Ce n'était pas un besoin de violence, c'était l'envie d'apercevoir de nouveau son regard sombre et ensorcelant.

Il secoua la tête pour chasser ces idées folles et reprit son poste au fond de la salle en espérant que cette absurde sensation disparaîtrait bientôt. Il était inconcevable que cette femme l'affecte ainsi. Quel genre de créature était-elle ? Selon Dashforth, Millie LeCour était une menteuse qui pratiquait le chantage. Une narcissique charismatique qui avait un contrat sur sa tête. Une cible habitant un appartement dans Bow Street. C'était tout ce qu'il avait besoin de savoir.

N'est-ce pas ?

Dans ce cas, que faisait-il à rôder dans la foule tel un serpent dans un panier rempli de souris ?

Ah oui ! Il repérait les lieux. Il ferait bien de s'en souvenir.

Un murmure de plaisir et de surprise s'éleva dans la salle, suivi d'une salve d'applaudissements dirigés vers l'entrée.

La première pensée d'Argent fut que Millie LeCour n'aurait pas eu un teint plus blanc si elle avait été un cadavre. La seconde fut que sa robe à rayures rouges et blanches accentuait encore sa pâleur, au point qu'elle faisait penser à la comtesse Bathory, dont on disait qu'elle se baignait dans le sang de jeunes

paysannes vierges pour conserver la perfection de sa peau.

Son sourire était éclatant. Argent se surprit à presser une main sur son cœur. Cela le reprenait. Cette petite décharge électrique sous ses côtes qu'il avait déjà ressentie lorsqu'elle lui avait souri depuis la scène. Un picotement étrange, comme un courant chaud qui se faufilait sous sa peau.

Si elle était la comtesse Bathory, il était Vlad l'Empaleur, un mort animé par une inextinguible soif de sang. Contrairement au vampire, il ne s'en nourrissait pas, mais il lui était tout aussi nécessaire pour sa survie.

Il gagnait sa vie en versant le sang.

Rayonnante, Millie LeCour lâcha le bras du dandy qui l'accompagnait, exécuta une révérence en haut des marches puis descendit vers son public ravi, lançant et recevant des baisers de part et d'autre.

De tous les bijoux exhibés dans le *Sapphire Room*, elle était le plus étincelant. Christopher avait toujours trouvé absurde le cliché selon lequel certaines personnes illuminaient une pièce.

Plus maintenant.

Les fêtards, une masse nauséabonde flirtant avec la débauche quelques instants plus tôt, baignaient à présent dans l'aura qui émanait de sa peau presque translucide.

En vérité, ce serait un gâchis de priver le monde d'une telle beauté. D'un tel talent. Même si son sourire était une illusion, sa grâce un artifice, sa disparition ferait pencher la balance encore un peu plus du côté de la médiocrité humaine.

Cela n'arrêterait pas Argent pour autant. S'il accomplissait sa mission, elle serait morte avant l'aube. Il pouvait même s'en charger ici, l'attirer dans un coin, briser son joli cou, abandonner son corps inerte sur une méridienne et disparaître avant que l'alerte ne soit donnée.

Il devait la séduire, l'entraîner dans l'ombre, dans son monde à lui. Étant une créature de lumière, elle y serait vulnérable, à sa merci.

Cette idée n'aurait pas dû lui plaire autant. À vrai dire, la perspective de se retrouver seul avec Millie LeCour dans le noir éveillait en lui d'autres pulsions que celle de tuer.

Des pulsions dangereuses.

Pour lui.

Bien qu'elle fût entourée de gens, Millie le repéra aussitôt. Sa tête se redressa brusquement, comme si elle avait entendu ses pensées par-dessus le brouhaha des convives.

Argent était néanmoins certain qu'elle ignorait tout de ses intentions, car ses yeux s'emplirent de chaleur dès qu'elle l'aperçut.

Elle s'excusa auprès de ses admirateurs et se faufila entre les danseurs au moment où l'orchestre se remettait à jouer. Elle ne s'arrêta qu'une fois devant lui. Apparemment, peu lui importait que tous les regards soient braqués sur eux.

— Je vous ai trouvé, déclara-t-elle avec un petit sourire.

De quoi parlait-elle ? Connaissait-elle la raison de sa présence ? À moins qu'elle ne soit aussi intrépide et insensible que lui. Un être humain libéré des chaînes de la mièvrerie.

Mais cela ne changeait rien.

— C'est plutôt moi qui vous ai trouvée, mademoiselle LeCour.

Et c'est moi qui vous tuerai.

Millie n'en croyait pas sa chance. L'homme qui, pendant toute la représentation, avait tenu pour elle le rôle du public était là. Sa présence lui procurait un plaisir inattendu. Avait-il senti lui aussi cette étrange connexion électrique qu'elle avait perçue durant la pièce ?



Cette année, *J'ai lu* pour elle lance le prix e.Romance!

PRIX e.ROMANCE *J'ai lu pour elle 2018*

Ce prix, décerné par un jury de blogueuses spécialistes, récompensera la meilleure romance publiée en numérique en 2017. Le nom de la lauréate sera dévoilé lors du Festival du Roman féminin organisé par Les Romantiques, en mai 2018.

30 titres en lice

Un jury de passionnées

La meilleure romance récompensée

Sélection
Bronze



Sélection
Argent



Sélection **Or** :
la lauréate



Suivez toute l'actualité du prix et retrouvez nos partenaires sur jailupourelle.com!



12114

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 28 février 2018.

Dépôt légal : mars 2018.
EAN 9782290152249
OTP L21EPSN001781N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion